

---

## PRÉSENTATION

### Sémiotique et épistémologie: des conditions d'un dialogue\*

Sémir Badir\*\*

Carolina Lindenberg Lemos\*\*\*

---

Associer à la sémiotique le terme d'*épistémologie* n'est pas original. Il y a une sorte d'appétence des sémioticiens pour l'épistémologie. L'attitude volontiers réflexive et critique qui est la leur, une certaine rigueur argumentative et des velléités de formalisation qu'on trouve dans leurs travaux, les concepts abstraits et les idées générales manifestées dans leurs textes, tout contribue à faire de la sémiotique un projet de savoir soutenu par des développements épistémologiques.

Cette association est en effet de plus en plus présente à l'esprit des sémioticiens. Aux pères nourriciers de la sémiotique, qu'il s'agisse de Peirce, de Saussure ou de Hjelmslev, a été attribuée, surtout depuis le XXI<sup>e</sup> siècle, une pensée épistémologique. Nous disons « attribuée » parce que le terme même d'*épistémologie* n'apparaît pas sous leur plume, ou du moins ne le revendiquent-ils pas comme une partie de leurs propres réflexions. *A posteriori*, toutefois, la lecture de leurs œuvres est souvent tenue pour contenir des réflexions épistémologiques – voire des épistémologies tout court. Les lecteurs sémioticiens n'en sont d'ailleurs pas seuls responsables : les philosophes, les linguistes et les chercheurs en sciences humaines et sociales s'accordent sur ce registre de lecture.

En voici quelques indices.

Relisant Peirce, trois articles récents mettent en avant la portée épistémologique de la pensée du philosophe américain pour les sciences sociales :

---

\* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2020.178519> .

\*\* Maître de recherches du Fonds de la Recherche Scientifique (FRS-FNRS) à l'Université de Liège, Belgique. E-mail: [semir.badir@uliege.be](mailto:semir.badir@uliege.be) . ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-5744-7071> .

\*\*\* Professeur des universités, Departamento de Letras Vernáculas, Universidade Federal do Ceará (UFC), Fortaleza, CE, Brésil. E-mail: [carolina.lemos@ufc.br](mailto:carolina.lemos@ufc.br) . ORCID : <https://orcid.org/0000-0003-0114-2548> .

- Olivier Daudé (2012), « Le pragmatisme comme épistémologie sociale » ;
- Jean-Marie Chevalier (2015), « L'épistémologie sociale de Peirce » ;
- Alain Létourneau (2017), « Quelques contributions de Peirce à l'épistémologie des sciences sociales ».

Concernant Saussure, celui qui a le plus insisté sur la dimension épistémologique (en employant ce terme) de la pensée du linguiste genevois est Simon Bouquet (1997), dont *l'Introduction à la lecture de Saussure* comprend une partie intitulée « Une épistémologie de la grammaire comparée ». Cette lecture a été annoncée par d'autres chercheurs, tel René Amacker (1995).

Pour Hjelmslev, Sémir Badir (2014), dans *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, a développé l'idée d'une théorie du langage ayant valeur d'épistémologie, idée déjà proposée par Ivan Almeida (1997) et Alessandro Zinna (2013).

Ces lectures épistémologiques se sont fait connaître principalement en langue française, et non en anglais, pour une raison terminologique que nous détaillons plus loin.

La sémiotique elle-même est en train d'être admise, à partir des œuvres de ces philosophes et linguistes du début du XX<sup>e</sup> siècle qui lui servent de garants, comme épistémologie. C'est la thèse que développe de manière originale Waldir Beividas (2017) dans *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive : une troisième voie pour la connaissance*.

Il n'y a pas à s'y tromper : l'épistémologie intéresse désormais au premier chef les sémioticiens, au point qu'ils s'en sont approprié le terme afin de l'attribuer aux figures fondatrices de leur projet. Du reste, l'ensemble des sciences humaines et sociales est en train d'investir le champ épistémologique, et les pensées qui sont prises pour autorités dans ce champ, notamment celle de Peirce, y sont qualifiées d'épistémologies.

Le présent numéro d'*Estudos Semióticos* approfondit cette association entre sémiotique et épistémologie. Les coordinateurs ont rédigé à cette occasion un argumentaire (voir annexe) qui entendait donner une direction aux développements suscités. Les articles reçus, quelles que soient leurs qualités respectives, ont donné des suites parfois inattendues à cet argumentaire. C'est pourquoi, dans cette introduction, il nous paraît utile de revenir sur le thème général qu'annonce le titre même du numéro, « Sémiotique et épistémologie », sous la forme d'une déconstruction, c'est-à-dire d'une analyse critique, et de proposer à partir de là un retour réflexif sur l'ensemble des contributions.

## Sémiotique et...

La conjonction de coordination *et* apparie généralement des mots morphologiquement similaires. Elle tend à créer un équilibre sémantique, par exemple dans le cas des antonymes (*Minuit dans le jardin du bien et du mal*, titre français d'un film de Clint Eastwood) ou pour des mots participants à une même catégorie lexicale, produisant entre eux un effet de complémentarité : *Maris et femmes* (Woody Allen), *Mère et fils* (Sokurov), *Le rouge et le noir* (... Autant-Lara !). Il s'en faut beaucoup toutefois pour que la complémentarité assure à chaque fois un rapport équilibré. L'ordre des mots coordonnés infléchit d'autres rapports possibles ; par exemple, *Art et argent* n'évoque pas la même chose que *Argent et art* : celui-ci suppose des aspects artistiques dans la fabrication de la monnaie et des billets<sup>1</sup>, tandis que celui-là servira facilement de titre à un article de presse sur les questions financières dans le milieu de l'art<sup>2</sup>.

*Sémiotique et épistémologie* : il est possible de paraphraser le titre conféré à ce numéro d'*Estudos Semióticos* par une formule indiquant l'orientation posée entre les deux termes ; la sémiotique y sera l'objet visé, l'épistémologie le moyen à saisir pour son étude. Une paraphrase explicitant cette orientation pourrait être, par exemple, « l'incidence de l'épistémologie dans le domaine sémiotique » ou, aussi bien, « l'incidence de l'épistémologie *sur* le domaine sémiotique », et ce serait déjà tout autre chose : dans le premier cas, l'épistémologie est quelque chose qui se développe à l'intérieur du domaine visé ; dans le second, elle est considérée comme un facteur d'influence externe au domaine.

Chaque auteur ayant contribué au numéro a choisi l'une ou l'autre de ces deux voies d'interprétation. Le lecteur, la lectrice, pourrait nous objecter que nous aurions pu préciser laquelle des deux nous paraissait celle à suivre. C'est précisément ce que nous pensions avoir fait dans l'argumentaire. Et pourtant les articles contenus dans ce numéro, considérés ensemble, déjouent la frontière apaisante entre l'intérieur et l'extérieur. Pour tenter de l'expliquer, il faut aborder les définitions des termes mis en présence, c'est-à-dire poser à leur propos des questions de frontière.

### **Destins du terme *épistémologie***

Le mot *épistémologie*, dérivé de l'anglais *epistemology*, a fait sa première apparition en langue française au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il était alors réservé à l'étude critique des sciences en philosophie. Il relevait ainsi du registre technique propre au langage philosophique. C'était à proprement parler un *terme*, avec un contenu définitionnel que précisent le *Lexique philosophique* de Couturat (1901) ou le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande (1926) et qui est recueilli, dès 1906, par les dictionnaires de langue. Mais il a connu depuis

<sup>1</sup> La formule sert de titre à un article de Marc Shell (1992) consacré à la représentation dans la finance et la culture.

<sup>2</sup> <https://www.lafinancepourtous.com/decryptages/entreprise/secteurs-dactivites/art-et-argent/>

des emplois différenciés que ces mêmes dictionnaires généralement ignorent. Ces emplois suivent pourtant un parcours ordinaire d'extension sémantique : ils consacrent des usages homologables à l'usage technique d'origine mais en provenance d'autres discours que ceux de la philosophie et pour d'autres objets que les sciences telles que celles-ci étaient identifiées au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Il faut noter en outre que cet usage technique propre au discours philosophique français se distingue, dès l'origine, de l'usage qui en est fait dans le discours philosophique anglophone depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. *Epistemology* y désigne une théorie générale de la connaissance dans le sillage de la tradition kantienne. Seule la particularisation technique comme étude rigoureuse des raisonnements de la science que lui confère Bertrand Russell dans *An Essay on the Foundations of Geometry* (1897) a donné lieu au sens français (comme en portugais) d'*épistémologie*.

Or, pour ne rien arranger, le sens généraliste anglophone n'est pas non plus inconnu en langue française (comme d'ailleurs en langue portugaise). Le *Trésor de la langue française* le donne pour vieilli. Pourtant, il arrive que l'on renvoie à une « épistémologie à la française » (celle de Bachelard et de Canguilhem) précisément dans ce sens vieilli, imputant le sens technique – que ce mot *n'a pas* en langue anglaise – à une tradition anglophone (*grosso modo*, celle de la *philosophy of science* de Popper, Kuhn, Lakatos et consorts<sup>3</sup>). C'est ainsi par exemple que, récemment encore, Jean Millet (2006) peut avancer, en guise de sous-titre à son ouvrage, « Une exploration du champ épistémologique » alors que sa réflexion porte globalement sur le champ de la pensée savante.

Au moins trois acceptions du mot *épistémologie*<sup>4</sup>, toutes trois dérivées du sens technique, se trouvent actuellement manifestées dans la littérature savante :

- (1) L'épistémologie comme *discipline* de savoir. L'étude critique des sciences a désormais ses penseurs, des chercheurs et chercheuses spécialisés, des revues savantes et des congrès qui donnent à voir une organisation collective du savoir. Qui plus est, elle développe, avec beaucoup de vivacité, des argumentations relatives à l'admission ou à l'exclusion en son sein des différents types de travaux qui se portent sur la science. En ce sens, elle prétend à une constitution disciplinaire de son activité de savoir : une

---

<sup>3</sup> Remarquons que l'anglophonie est ici généreusement rassembleuse puisque Popper écrit d'abord ses travaux en allemand et que Lakatos est né en Hongrie.

<sup>4</sup> Rappelons qu'en sémantique lexicale, une entrée lexicale connaît d'abord un ou plusieurs *sens* selon que sa définition accueille ou non des sèmes opposés en langue (ce qui est le cas ici : particulariste *vs* généraliste) ; chaque sens est par suite composé d'*acceptions* différenciables par des normes discursives (en l'occurrence, les acceptions du sens technique d'épistémologie seront différenciées selon que l'épistémologie y est tenue ou non pour un discours spécifique) ; enfin, toute acception est susceptible d'*emplois* selon le contexte d'usage. Sur ce distinguo entre *sens*, *acception* et *emploi*, voir Rastier 1987, p. 69.

collectivité, réelle ou projetée, décide du statut de l'épistémologie et des études qui lui appartiennent.

Or, à bien des égards, une telle décision n'est pas simple à prendre. D'abord, l'épistémologue n'est pas nécessairement de formation philosophique. Une formation scientifique, aussi bien, peut cautionner l'autorité d'un travail de pensée épistémologique. Ensuite, il ne suffit pas de prendre la science pour objet, même en suivant une approche critique (c'est-à-dire d'analyse et d'élucidation), pour que l'étude soit automatiquement admise comme épistémologie. En particulier les travaux en sociologie des sciences sont généralement exclus de l'épistémologie ; les travaux de Bruno Latour, par exemple, sont réputés s'opposer, pour des questions de méthode et de finalité, aux travaux d'épistémologie. Enfin, et l'on se doute que ce point est celui qui concerne le plus le thème de ce numéro, la définition de la science elle-même est objet de discussion. Tous les épistémologues n'admettent pas qu'il soit possible de mener une étude critique telle qu'ils l'entendent à propos des sciences humaines, ce qui pourrait suffire, selon cet argument, à leur dénier le statut même de science. Du reste, la science est toujours, selon ces mêmes épistémologues disciplinés, *particulière* et ne doit pas être confondue avec une activité de connaissance au sens large (comme le prévoient l'*epistemology* et certaines épistémologies « à la française »).

- (2) L'épistémologie comme *approche*. À la différence de la première acception, une épistémologie comme approche épistémique peut se conjuguer à des méthodes qui ne sont pas tenues pour épistémologiques et être intégrée, comme élément de méthode et niveau d'analyse, à une étude plus ample. Tel est le cas en sémiotique, où Greimas envisageait dès *Sémantique structurale* (1966 : 16-17) un « niveau épistémologique » stipulant les « conditions de validité de la description sémantique ». Une telle acception est désormais très répandue, surtout sous la forme adjectivale, laquelle est employée dans des locutions diverses : *d'ordre épistémologique, au plan épistémologique, dans une perspective épistémologique, dans le cadre d'une critique épistémologique...* Il s'agit à chaque fois de pointer du doigt certaines conditions générales, indépendantes des objets particuliers mis à l'étude, dans lesquelles se développe le savoir (ou le discours de savoir). Ordinairement, ces conditions désignent des principes d'argumentation et des normes protocolaires d'analyse.

Cette seconde acception entre en concurrence avec la première ; autrement dit, elles ne sont pas nécessairement compatibles l'une avec l'autre. En effet, en tant qu'approche, l'épistémologie est généralement le fait d'un chercheur non formé à la philosophie, dont la visée ne dépasse

pas la discipline dont il émane. À ce titre, une « épistémologie de la linguistique » ou une « épistémologie de l'ethnologie » ont un statut distinct d'une « épistémologie de la biologie » : les premières ne concernent généralement que la discipline mise à l'étude, alors qu'une épistémologie de la biologie est toujours une épistémologie *à partir de* la biologie, avec une validité extensible aux sciences en général. Appliquée aux sciences humaines, l'épistémologie perd ainsi son statut disciplinaire et n'est plus vraiment liée à une formation spécifique : tout chercheur en sciences humaines peut, un jour ou l'autre, conduire une approche épistémologique dans son domaine de recherche.

Qu'on nous permette d'en donner un exemple : lorsque la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'université de Genève accueille en son sein un groupe de recherches en « Didactique et épistémologie de l'éducation physique », on suppose que son nom a été forgé sur le modèle d'un laboratoire voisin, celui de « Didactique et épistémologie des sciences ». Pourtant, en fonction du but que ce groupe se donne<sup>5</sup>, les recherches attendues ne demandent pas à être bâties sur d'autres savoirs que les siens (ce qui n'est évidemment pas le cas du laboratoire voisin).

- (3) L'épistémologie comme *propriété*. Sous la forme adjectivale, *épistémologique* renvoie tant à l'acception (1) qu'à l'acception (2). Dans l'acception (1), cependant, son emploi est bien souvent équivoque et le renvoi hésite avec le sens non technique de la théorie de la connaissance ou d'une philosophie de la connaissance, c'est-à-dire avec l'*epistemology* (et l'« épistémologie à la française »). Par exemple, l'expression *choix épistémologiques* est synonyme de *positions théoriques différenciées*, mais sans préciser si ces positions sont explicitées dans les pratiques épistémiques en question (théorie de la pratique-objet) ou si elles dépendent seulement de l'analyse épistémologique qui en est proposée (théorie de l'épistémologie appliquée à la pratique-objet). En outre, entre les renvois à l'acception (1) et les renvois à l'acception (2), une très grande confusion s'observe dans l'usage. Prise dans l'acception (1), la locution *conditions épistémologiques* est le plus souvent employée, à tort, pour *conditions épistémiques* (telles que ces conditions sont analysables par l'épistémologie) ; considérée selon l'acception (2), elle est tenue pour un

---

<sup>5</sup> « [Le groupe] développe une approche didactique de l'éducation physique intégrant des réflexions sociologiques, épistémologiques, historiques, anthropologiques, culturelles et technologiques. Ses travaux s'intéressent à tous les ordres d'enseignement (primaire, secondaire, universitaire, formation continue) et ont pour but de décrire, comprendre, expliquer et/ou transformer les processus et dispositifs d'enseignement, d'apprentissage, d'évaluation et de formation en éducation physique. »

<http://www.unige.ch/fapse/recherche/ssed/didactiques/deep-ge/> (consulté le 28 septembre 2020).

équivalent, assez peu justifié (sauf pour ses connotations valorisantes), de *parti-pris théoriques*.

Cette acception comme propriété est parfois reprise, non sans risques, sous la forme substantivée. Ainsi, le numéro de *Semen* intitulé « Épistémologie et éthique de la valeur » qu'ont dirigé Badir, Dondero & Provenzano (2011) commet une ellipse ambiguë : il s'agit soit d'une *approche épistémologique de la valeur* (avec des positions théoriques revendiquées), soit d'une *épistémologie des études sur la valeur* (impliquant une analyse de positions théoriques sans y prendre part). Cet exemple est loin d'être isolé. En fait, il semble qu'*épistémologie* soit désormais un substitut valorisé de *théorie*. On trouve ainsi, notamment, une *épistémologie de l'art vivant* (Triffaut 2017), une *épistémologie du numérique*<sup>6</sup> ou encore une *épistémologie de la stratégie* (Poirier 1983).

Dans ces conditions, l'adjectif *épistémologique* ne renvoie plus nécessairement à une activité disciplinaire de recherche, ni même à une approche méthodologique. La propriété épistémologique, quoi qu'elle désigne, devient utilisable pour n'importe quel champ sémantique et dans n'importe quel discours, y compris des discours non épistémiques. Dans la majorité des cas, la signification adjectivale y est assimilable à *théorique*, voire à *général*. Or il est très probable que sa valorisation connotative face à ces mots vient de l'estime dans laquelle sont tenus les travaux disciplinaires de l'épistémologie, avec lesquels l'épistémologie comme propriété n'a pourtant quasiment aucun rapport.

Dans quel sens et selon quelle acception les auteurs et autrices participant à ce numéro thématique ont-ils utilisé le mot *épistémologie* ? On se doute que ces usages varient selon la relation posée entre la sémiotique et l'épistémologie. Autrement dit, cette relation détermine, au moins en partie, la signification qui est accordée par les uns et les autres à l'épistémologie elle-même. Une chose est de dire que l'épistémologie demande à être considérée tantôt à l'intérieur tantôt à l'extérieur de la sémiotique. Une autre est de remarquer que selon l'un ou l'autre cas elle change de contenu et de visée.

## Ambivalences sémiotiques

Du côté sémiotique, les choses ne se présentent pas de manière plus stable (c'est le moins qu'on puisse en dire). La disciplinarisation de la sémiotique, pour souhaitable que certains sémioticiens l'envisagent, présente des difficultés difficilement résorbables. La multiplicité des formations des sémioticiens en est

<sup>6</sup> En guise d'intitulé de cours dispensé à l'université de Lausanne : <http://www.beaude.net/ien/> (Consulté le 28 septembre 2020).

le frein principal. Diplômés en lettres comme en langues (romanes, germaniques, classiques ou orientales) ou en sciences du langage, en sciences de l'information et de la communication, en histoire de l'art, en philosophie, sans oublier des formations plus excentrées mais qui apportent également leurs contingents de chercheurs telles la musicologie, l'anthropologie, la géographie ou les mathématiques, les sémioticiens demeurent tributaires, dans leurs pratiques d'enseignement et de recherche, de leur formation d'origine, en faisant varier les fondements méthodologiques de la sémiotique. La diversification des formations des sémioticiens a pour conséquence immédiate qu'il n'y a pas de critères explicites pour inclure ou exclure une recherche de l'orbe sémiotique. En ce qui concerne l'inclusion, la figure du « sémioticien qui s'ignore » est évoquée régulièrement pour affilier une pensée à la sémiotique, quand bien même celle-ci ne s'en revendique nullement. Pour ce qui est de l'exclusion, elle est rarement observée et ne donne pas lieu à une confrontation, à l'exemple de l'épistémologie face à la sociologie des sciences, sur les objectifs épistémiques.

Si l'exclusion disciplinaire ne paraît pas être un moyen d'affirmation d'autorité intellectuelle, la démarcation au sein même de la sémiotique est au contraire exacerbée. Les étiquettes en sont des témoins visibles et passionnels, à la limite du fétichisme : sémiologie *vs* sémiotique, sémiotique greimassienne *vs* sémiotique cognitive, socio-, ethno-, anthropo-, psycho-sémiotique, etc. De telles étiquettes ne définissent pas des terrains d'étude identifiables, ni même des méthodes, mais seulement des solidarités intellectuelles justifiées par des parti-pris théoriques. Au demeurant ces parti-pris restent assez vagues, car leur flou sert les stratégies de confusion entre la partie (un courant de pensée) et le tout (la recherche en sémiotique, toutes étiquettes confondues), ainsi que l'a bien montré François Provenzano (2012) dans l'étude qu'il a consacrée à la rhétorique de présentation de la sémiotique dans les manuels et autres ouvrages à visée didactique.

La recherche sémiotique s'inscrit ainsi en une configuration polymorphe et profondément hétérogène. Cette hétérogénéité est pour la recherche sémiotique une donnée élémentaire, non problématique : les terrains d'étude non moins que les méthodes d'analyse y sont extrêmement diversifiés. Une discipline de savoir dûment constituée peut accueillir sans risques l'une ou l'autre de ces diversifications, mais non les deux conjointes. Aussi, dans la perspective disciplinaire, laquelle est normative et instituée (notamment par les politiques de la recherche), il n'est pas exagéré de tenir la sémiotique pour indisciplinée. Non qu'elle se veuille de mauvaises manières ; mais son épanouissement réclame la destruction de toute frontière disciplinaire. Ce serait par conséquent encore inexact de la dire « interdisciplinaire » — à vrai dire, elle est trop attachée à ses manières de penser, toutes diverses qu'elles soient, pour être capable de mener un jeu dialogique entre les disciplines scientifiques. Et, en dépit de ses velléités



épistémologiques, sa réputation transdisciplinaire est surfaite : les « disciplines sémiotiques », comme veulent bien les nommer Piotrowski et Visetti (2015)<sup>7</sup>, demandent encore à se faire connaître.

Le lecteur, la lectrice, peut ainsi comprendre que le problème du rapport à examiner ne tient pas seulement au statut de l'épistémologie. En regard, la sémiotique présente une très grande labilité. L'incidence de l'épistémologie dans un domaine ou sur un domaine aussi peu délimitable que l'est la sémiotique ne peut sans doute pas être synthétisée mais être seulement examinée au cas par cas.

Instable (au minimum) en tant que discipline, hétérogène en tant qu'approche, la sémiotique a encore été sujette à une conversion étonnante en tant que propriété. Cette conversion se fait ordinairement entendre par le passage d'une sémiotique de la communication (parfois désignée comme sémiologie) à une sémiotique de la signification. Jadis, le sémioticien était supposé s'attacher à la description des systèmes, tandis qu'aujourd'hui il consacrerait toute son énergie à l'analyse des discours. L'observation est sans doute simplificatrice mais non dépourvue d'effet doxique. Or le mot *sémiotique*, en dehors des cercles des sémioticiens, est toujours assigné aux formes, jamais aux sens discursifs. Certes, on peut déplorer que les chercheurs non sémioticiens méconnaissent les évolutions théoriques de la sémiotique. Mais, en réalité, le mot *sémiotique* est un mot approprié pour la désignation des systèmes de formes considérés dans leur variété ou leur pluralité, alors qu'il ne sera jamais transposable dans l'usage commun pour désigner une certaine analyse générale du sens.

L'ambivalence de la sémiotique, comme discipline, comme approche et comme mot renvoyant à une propriété, reste entière.

On comprend dès lors que l'appréciation de l'incidence de l'épistémologie, soit au sein de la sémiotique soit depuis un extérieur vis-à-vis d'elle, devait donner jour à un ensemble de contributions varié : chacune de celles-ci a choisi un registre d'investigation, discipline, approche ou propriété, et y a posé, certes pas de manière aléatoire mais tout de même selon l'arbitrage qui lui convenait, les limites définitives de l'épistémologie comme de la sémiotique.

## Cartographie des articles

Afin d'offrir aux lecteurs un aperçu de cette variété, nous retenons trois paramètres de répartition : (i) l'identification disciplinaire des auteurs mis en

---

<sup>7</sup> Voici la phrase dans laquelle l'expression prend place : « L'enjeu est aussi pour nous de contribuer directement au développement des approches d'inspiration phénoménologique dans les sciences du langage et les disciplines sémiotiques » (Piotrowski et Visetti 2015, p. 75, note 3).

rapport dans les articles, (ii) le statut de l'épistémologie qui y est retenu, (iii) le statut de la sémiotique.

Dans un premier temps, donc, voyons de quels auteurs les articles proposent une lecture. La deuxième colonne identifie les sémioticiens commentés ; la troisième, non déterminée, les auteurs mis en regard.

Auteurs des articles	Sémioticiens commentés	Auteurs commentés en regard
J. H. Pinho Bonfim	L. Hjelmslev	G. Frege, L. Wittgenstein
M. Colas-Blaise	J. Fontanille	E. Souriau
A. Herreman	R. Harris	–
B. Leclercq	Groupe $\mu$	F. Brentano, E. Husserl, C. Stumpf...
R. M. de Oliveira Nakagawa & T. de Sá Cardoso	Y. Lotman	C. S. Peirce
A. Perusset	R. Barthes	L. Hjelmslev
Z. Queiroz	A. J. Greimas	K. Popper
C. A. Schneider & M. L. Faria Batistote	A. J. Greimas	G. Agamben
L. Tatit	C. Zilberberg	E. Cassirer
W. Wildgen	–	R. Thom

Deux articles, ceux d'Herreman et de Wildgen, commentent les travaux d'un seul auteur. Nous y reviendrons. En dehors de ces articles-là, chaque article prépare une « rencontre », un « dialogue », une « comparaison » – ces termes sont les plus fréquemment employés pour désigner la relation de lecture entre les auteurs commentés. Quatre d'entre eux (les articles de Colas-Blaise, Queiroz, Schneider & Batistote et Tatit) cherchent à éclairer les choix ou postures épistémologiques du sémioticien élu par la lecture d'un philosophe, que ce soit Ernst Cassirer, Karl Popper, Giorgio Agamben ou Étienne Souriau. Remarquons toutefois que seul le nom de Popper est communément associé à l'épistémologie. Deux autres instaurent une discussion qui n'est pas vraiment orientée ; plutôt, elle met en valeur des réseaux d'influence ou de convergence entre sémioticiens et philosophes : l'article de Bonfim évalue ainsi l'originalité des assertions épistémologiques de Louis Hjelmslev à l'aune des propositions de Gottlob Frege et Ludwig Wittgenstein ; celui de Leclercq relie le paradigme cognitiviste défendu par le Groupe  $\mu$  avec un courant épistémologique développé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle par des auteurs tels que Franz Brentano, Edmond

Husserl ou Karl Stumpf. Dans ces deux articles les sémioticiens sont ainsi mis en rapport avec des auteurs qui sont antérieurs à l'institution disciplinaire de l'épistémologie et qui sont plutôt identifiés, pour les uns, à la philosophie du langage, pour les autres, à la phénoménologie. Enfin, deux derniers articles, celui de Nakagawa & Cardoso et celui de Pérusset, mettent chacun en confrontation deux sémioticiens, dont l'un – que ce soit Charles Sanders Peirce ou Louis Hjelmslev – peut faire office, en fonction de la réception de ses œuvres, d'épistémologue. Il s'agit donc d'articles qui questionnent l'incidence de l'épistémologie depuis l'intérieur du discours sémiotique. Notons que Bonfim et Pérusset accordent ainsi à Hjelmslev des rôles distincts, en fonction de l'extériorisation ou de l'intériorisation du débat épistémologique que leurs articles respectifs mettent en scène.

Pour en venir alors aux deux articles évoqués en premier, on observe que leurs auteurs sont partie prenante dans l'investigation mise en action. Herreman contribue par une approche épistémologique à l'histoire des mathématiques et des sciences et c'est à ce titre qu'il s'intéresse à la sémiotique, et plus particulièrement, dans cet article, à la linguistique interactionniste de Roy Harris. Wildgen pour sa part a participé, avec d'autres, à l'introduction et au développement dans le milieu sémiotique des idées et des thèses épistémologiques de René Thom ; son article consiste à présenter ces idées selon leur élaboration et leur incidence pour la théorie sémiotique. Du reste, Wildgen évoque également une absence de relation entre Thom et le milieu des sémioticiens, dont « les pratiques scientifiques sont restées ou bien philologiques ou bien littéraires, donc sans contact réel avec les sciences exactes ». Son article introduirait ainsi en filigrane une confrontation, à partir d'un motif épistémologique, à l'intérieur de la sémiotique.

Nous pourrions ajouter que Leclercq aussi évoque un débat épistémologique entre sémioticiens, selon l'alternative posée entre un paradigme cognitif et un paradigme structuraliste ; et que par ailleurs il intervient dans ce débat, à titre de philosophe du langage, en y apportant des propositions théoriques nouvelles. Mais ce serait faire injure aux autres contributeurs du présent numéro de laisser entendre que notre synthèse suffise à présenter leurs articles, laquelle omet le nom d'un grand nombre de passeurs et de contradicteurs utiles à chacune des relations recherchées. Les bibliographies des articles démontrent que notre synthèse est une simplification. Celle-ci ne nous paraît pas moins éclairer, grâce à cette simplification même, la ligne de conduite argumentative élue par les uns et les autres.

Selon le second paramètre, les articles peuvent être répartis en trois blocs. Dans trois d'entre eux (les articles d'Herreman, Queiroz et Wildgen), l'épistémologie est considérée comme une discipline autonome, dévolue à une réflexion critique portant sur les sciences exactes et naturelles, dont les résultats

peuvent être éventuellement prolongés vers les sciences humaines ou, en retour, dont les moyens peuvent être enrichis par un apport des sciences humaines (de la sémiotique, en particulier). Trois autres l'envisagent dans une extension plus lâche ou dans une acception plus générale, proche du sens anglophone. Ainsi, chez Bonfim et Leclercq, la discussion repose essentiellement sur le statut ontologique des objets mis à l'étude : réalisme *vs* idéalisme, métaphysique *vs* idéalisme transcendantal ; tandis que, pour Tatit, Ernst Cassirer intervient dans le débat épistémologique en tant que philosophe de la pensée mythique, telle que celle-ci se distingue, et même s'oppose, à la pensée scientifique. Les quatre derniers articles thématisent l'épistémologie comme une approche ou comme une propriété : elle permet d'interroger la dualité du sujet et de l'objet dans la connaissance pour Colas-Blaise ; semblablement, pour Nakagawa & Cardoso, elle rapproche les pensées de Peirce et de Lotman à propos de l'« observateur » en tant que sujet de la connaissance ; Pérusset l'assimile à un examen portant sur les concepts d'analyse de la signification ; quant à Schneider & Batistote, elles établissent des convergences épistémologiques entre les deux auteurs commentés. En fait, dans ces quatre articles, indépendamment des auteurs commentés, l'épistémologie se loge avant tout dans le type d'analyse et de commentaire exercé par les auteurs eux-mêmes, sans que pour autant ceux-ci aient à le faire depuis un point de vue disciplinaire différent des auteurs qu'ils commentent.

Les articles concordent davantage à propos du troisième paramètre à envisager, celui du statut de la sémiotique. Sept d'entre eux laissent supposer qu'ils la considèrent bien comme une discipline, quoique Pérusset tienne compte de la différence de sensibilité théorique, sémiologie ou glossématique, entre Barthes et Hjelmslev. L'article d'Herreman s'en distingue en tenant la sémiotique pour une approche qu'une disciplinarité viendrait affaiblir plutôt que renforcer. Pratiquant une histoire *sémiotique* des mathématiques, l'auteur entérine en outre la propriété originaire assignée à la sémiotique, celle qui s'attache aux systèmes de formes. On peut estimer enfin que les travaux de Roy Harris, présentés et commentés en profondeur dans cet article, bien qu'ils aient porté principalement sur l'écriture, avec une lecture longuement poursuivie des textes de Saussure et de leur réception, ne sont que très faiblement rattachés à une quelconque tradition disciplinaire de la sémiotique. Restent deux articles qui offrent, quant à ce troisième paramètre, des cas-limites : celui de Bonfim, parce que la pensée de Hjelmslev ne peut être tenue pour sémiotique, dans l'acception disciplinaire, qu'en fonction des sémioticiens qui s'en sont réclamés ; celui de Wildgen, si nous faisons une autre lecture que celle évoquée précédemment d'un des enjeux de son argumentation : au lieu d'y voir la possibilité d'un débat épistémologique entre sémioticiens, on peut arguer qu'il oppose à une sémiotique disciplinée un projet – celui de la sémiophysique – dont le nom même a été

avancé par René Thom en vertu de la propriété qu'il attache au terme *sémiotique*, et uniquement pour cette raison.

Finalement, si l'on croise les trois paramètres, il ne se trouve pas deux contributions qui s'accordent sur le rapport à poser entre sémiotique et épistémologie. Une telle diversité n'a pas été concertée ; elle en paraît d'autant plus éloquente pour ce rapport même. Bien sûr, elle s'explique en partie par la diversité des formations des contributeurs, ainsi que par les intérêts de recherche qui les animent. Les éditeurs du présent numéro éprouvent une certaine satisfaction à constater qu'en dépit de l'orientation explicitement sémiotique de la revue, encore confirmée par l'ordre des termes figurant dans le titre du numéro, les contributions affichent par leur ensemble une configuration interdisciplinaire (certes modeste), conformément à leurs intentions premières. Mais ils estiment également que ces intérêts n'expliquent pas entièrement la diversité des textes. Aussi croient-ils pouvoir en tirer, plus profondément, un enseignement au sujet de la sémiotique, et peut-être aussi pour l'épistémologie.

## Altérité et dialogue

L'argumentaire qui a accompagné l'appel à contributions pour le présent numéro d'*Estudos Semióticos* cherchait à prévenir deux écueils ou, à tout le moins, à éviter deux options que nous voudrions prendre le temps de reformuler de la façon qui suit :

- (1) *Tout chez soi*. Bien connu est ce proverbe petit-bourgeois : on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Nous avons vu que l'inclination des sémioticiens pour la réflexion épistémologique peut paraître naturelle au regard des formes prises par leurs pensées. Le besoin d'une théorie du langage n'est pas moins pressant auprès des épistémologues, et plusieurs d'entre eux s'y sont essayés<sup>8</sup> ou, s'ils en adoptent une, l'ont emprunté à un de leurs pairs philosophes (de J.S. Mill à J. Searle), préjugés compris, en particulier celui qui consiste à proférer que la langue ordinaire « déguise » la pensée<sup>9</sup>. Les motifs pour ces entre-soi sont bien compréhensibles. Les sémioticiens ont besoin d'une épistémologie qui soit adaptée à leurs pratiques épistémiques et à leurs objets, ce dont les épistémologues les plus légitimes ne se sont guère préoccupés, ni de près ni même de loin, puisque, légitimes, les épistémologues le sont notamment en raison de ces objets privilégiés par leur analyse que sont les sciences naturelles. Et, quant aux épistémologues, leurs attentes relatives à l'étude des langues et des discours consistent à donner un maximum d'intelligibilité à l'argumentation rationnelle, en basant celle-ci, si possible, sur une ontologie (c'est-à-dire

<sup>8</sup> Par exemple Popper (1934 : 62-64).

<sup>9</sup> Wittgenstein (1922, p. 50).

sur une théorie de la référence), alors que les sémioticiens se sont surtout attachés à l'étude d'autres types discursifs (narrativité et expression lyrique, pour l'essentiel), en favorisant d'autres axiomes théoriques relatifs à la signification<sup>10</sup>. Naturellement, dans ces perspectives, les possibilités de dialogue entre sémioticiens et épistémologues sont improbables. Des risques d'enlèvement s'ensuivent, les uns et les autres s'accusant réciproquement, non sans fondement, de langue de bois, de provincialisme et de prétentions vaines.

(2) *À chacun son domaine de compétences.* Strictement entendue, l'option opposée nous paraît tout aussi peu productive, pour les mêmes raisons : il y a peu de chance de dialogue entre une épistémologie dédiée aux sciences de la nature et une sémiotique attachée à une analyse du sens linguistique qui ne prend pas à bras le corps les problèmes spécifiques que posent les rapports des textes et des discours avec la pensée rationnelle et la description scientifique de la réalité. Les dangers d'une telle option ne sont pas moindres car elle donne de la sémiotique comme de l'épistémologie une apparence disciplinaire faussée et, selon nous, illusoire. Les compétences respectives des sémioticiens et des épistémologues ne devraient pas être cantonnées à un type de discours ou à un type de savoir, même si elles s'y éprouvent en premier, parce que la recherche des uns et des autres appelle, selon leurs objectifs théoriques de généralisation et de formalisation, au dépassement de ces domaines premiers.

Ce que nous voudrions stimuler par l'entremise de ce numéro, c'est l'éventualité que la sémiotique et l'épistémologie *s'altèrent* l'une en fonction de l'autre ; qu'elles soient chacune en mesure de modifier leurs positions et leurs objets non seulement à l'occasion de leur dialogue mais *pour ce dialogue*, c'est-à-dire qu'elles recherchent les bienfaits du dialogue instauré entre elles.

Dans la pensée bakhtinienne du dialogisme, il est prévu que non seulement des interlocuteurs humains mais également des idées, des textes, des domaines culturels entrant en communication se constituent dans et par un dialogue (voir Velmezova 2011, p. 39) ; et cette constitution est une altération puisqu'à chaque fois c'est un Moi face à un Autre qui se trouvent ainsi mis en présence, c'est-à-dire une identité à soi que l'altérité vient révéler.

Pour l'épistémologie, l'altération n'est pas difficile à imaginer : le « tournant linguistique » étant acquis, il resterait à prévoir ce que l'intégration d'une diversité de formes sémiotiques, avec les rapports de transposition sémantique et de projection conceptuelle qu'elles impliquent, impose à une logique de découverte et de justification des pratiques scientifiques. Les travaux de Peter

---

<sup>10</sup> Rastier, commentant la pensée fondatrice de Saussure, parle à son égard d'« ontologie refusée » (2003, p. 23).

Galison (1997), du côté épistémologique, et de Maria Giulia Dondero et Jacques Fontanille (2012), du côté sémiotique, offrent un exemple de la possibilité de ce dialogue à l'horizon d'une altération sémiotique de l'épistémologie.

La sémiotique a connu elle aussi, dans l'un ou l'autre de ses cercles, des « tournants », tels que le tournant de l'énonciation (chez Barthes, Metz et suivants) ou le tournant phénoménologique (pour Greimas et son école). La rencontre avec l'épistémologie est-elle appelée à « tourner » la sémiotique ? On peut remarquer en tout cas que des travaux de sémiotique de plus en plus nombreux quittent le giron des sciences humaines pour aborder des questions qui intéressent les sciences exactes et naturelles. À ce titre, l'« appétence réflexive » des sémioticiens rencontre les thèmes ordinaires des épistémologues, dont on peut apprécier l'apport intellectuel, notamment, dans le livre de Jean-François Bordron, *Image et vérité. Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance* (2013).

Nous avançons en outre l'idée que ces situations dialogiques sont *favorables* au développement de la sémiotique comme à celui de l'épistémologie. Pour repartir de ce que nous disions plus haut : le destin des termes *d'épistémologie* et de *sémiotique* est de s'ouvrir à des acceptations qui tiennent les objets que ces termes désignent pour des approches, voire de simples propriétés. Nous y voyons un destin en raison de difficultés intrinsèques, inhérentes à la recherche elle-même, à organiser les travaux épistémologiques non moins que les études sémiotiques en des disciplines scientifiques dûment constituées (délimitées et homogènes). L'altération continue de l'épistémologie et de la sémiotique est ainsi inscrite, selon nous, dans leur devenir et contribue à leur épanouissement. Ces conditions admises, le dialogue entre l'épistémologie et la sémiotique propose simplement une perspective favorable pour cette altération. En quoi favorable ? Eh bien, parce qu'elle permet de répondre à des critiques récurrentes qui sont portées à leur endroit.

En dépit de multiples adaptations théoriques, il est reproché à l'épistémologie, depuis l'intérieur (par exemple, par Paul Feyerabend) ou selon ce qu'elle rejette à l'extérieur de ses vues (avec la sociologie des sciences), de demeurer très en deçà de la variété des pratiques scientifiques et des conditions de leurs réalisations. La sémiotique peut offrir à l'épistémologie les moyens de *formaliser* cette variété, c'est-à-dire d'en rendre compte dans une forme de description et d'argumentation compatible avec ses propres objectifs.

Il est un peu délicat d'envisager, en regard, quels défauts sémiotiques l'épistémologie aiderait à résorber, car nous nous retrouverions au four (rapporteurs de critiques) et au moulin (inventeurs de solutions). Osons tout de même attribuer aux épistémologues quelques mérites dont les sémioticiens gagneraient à subir l'influence. Les travaux d'épistémologie sont généralement

marqués par une clarté d'exposition remarquable qui n'entrave nullement la rigueur d'analyse. Cette clarté d'exposition est une condition *sine qua non* pour que ces travaux soient lus par ceux à qui ils sont destinés, à savoir les scientifiques eux-mêmes. Les épistémologues sont rompus au débat argumenté : chaque proposition théorique nouvelle est directement située dans un état du débat où les assertions qu'elle vient attaquer ou affiner sont restituées avec toute l'intelligibilité nécessaire pour des lecteurs non avertis. Ils excellent également dans l'usage, souvent très développé, d'exemples et de cas dont leur connaissance est rarement mise en défaut. Notons enfin que l'objectivité à laquelle tend l'argumentation n'empêche nullement les épistémologues de faire état des valeurs qu'ils accordent à leurs travaux, lesquels sont conduits pour la défense de l'esprit scientifique, et par conséquent de prendre explicitement part aux jeux idéologiques et politiques de la société.

Les contributions au présent numéro, considérées dans l'ensemble dont il est présenté ci-avant une cartographie, démontrent toutefois qu'il existe une multiplicité de possibilités de dialogue entre la sémiotique et l'épistémologie, et autant de façons de les altérer l'une et l'autre. C'est en cela qu'a résidé l'étonnement des éditeurs du numéro à la lecture de ces articles. Quel que soit le point d'entrée proposé, nous ne suspicions pas toutes les formes de lecture, de comparaison ou de rencontre qu'a mises au jour la relation de la sémiotique avec l'épistémologie.

On évoquera seulement quelques cas, en guise d'entrées en matière :

- Les premières recherches d'Ernst Cassirer (en particulier *Substance et fonction* publié en 1910), dans la tradition allemande de l'*Erkenntnistheorie*, ont été dédiées à une étude critique des mathématiques et des sciences naturelles de son temps (notamment les théories de Brouwer et d'Einstein). L'anthropologie philosophique a ensuite conduit le maître de Marbourg à étendre le champ d'investigation vers d'autres formes de pensée et de savoir. C'est dans ce cadre que Luiz Tatit relie la pensée mythique, comme elle est rapportée par Cassirer, à la théorie de la sémiotique tensive de Claude Zilberberg. Si nous ne préjugeons pas que les modalités mythiques du raisonnement excluent d'emblée la sémiotique tensive du champ des savoirs occidentaux légitimes (du champ « scientifique », au sens institutionnel du terme), le retour sur l'objet même de l'épistémologie invite à déplacer ses limites et à étendre ses modes de pensée, ou du moins à rechercher et formuler les conditions pour ces déplacement et extension.
- Il est inscrit dans les préceptes méthodologiques de l'épistémologue de tenir l'investigation sur la science éloignée des caractérisations sociales et psychologiques qui déterminent nécessairement, en certains de ses aspects, le travail du scientifique (et qui sont mobilisées en revanche par la



sociologie des sciences et la rhétorique argumentative). Il n'en reste pas moins qu'il ne saurait y avoir de science sans sujet investi dans l'activité de connaissance. C'est ce sujet proprement « gnoséologique » dont Regiane Miranda de Oliveira Nakagawa et Tarcísio de Sá Cardoso interrogent la place dans les théories de Charles Sanders Peirce et de Youri Lotman, tandis que Marion Colas-Blaise en recherche les modalités d'application dans la théorie de Jacques Fontanille à partir d'une lecture de l'œuvre de Étienne Souriau, œuvre dont Isabelle Stengers et Bruno Latour ont montré l'importance pour l'investigation épistémologique. Cette fois, le déplacement concerne les concepts employés par l'épistémologue. Les normes de l'objectivité de la science ne se localisent plus seulement dans ses énoncés (vérifiables, falsifiables, justifiables, selon diverses propositions épistémologiques reçues) mais encore dans son énonciation, c'est-à-dire comme objectivité, par exemple, d'une découverte, d'une justification ou d'une probabilité (entre autres hypothèses formulées par les épistémologues) activée par un sujet plus ou moins interprétant, plus ou moins critique, etc.

- Selon les formes d'argumentation qu'ils mettent en œuvre dans leurs travaux, les épistémologues partagent, sans y porter une attention particulière, une conception du langage scientifique (ou du « métalangage ») issue de la philosophie analytique. Ce langage aux idéaux de transparence et de transposition sans reste, ils en projettent également les vertus et les normes sur la science qu'ils étudient. C'est ce « mythe du langage » que dénonce Roy Harris. Alain Herreman tire de cette critique des ressources pour interroger l'épistémologie dans les limites, cette fois, de son discours même et des prétentions universalistes et généralistes qu'il véhicule. Une chose — déjà très difficile — est de reconnaître la diversité sémiotique de la science (des formes par lesquelles elle se pratique et des significations qu'elle vise); une autre est d'accueillir, en tant qu'épistémologue, cette diversité dans sa propre activité de connaissance comme une de ses conditions et une limite de ses objectifs.

Bref, la relation entre sémiotique et épistémologie est capable d'interroger l'épistémologie, notamment à travers des choix de lecture situés en marge des textes canoniques, en ses objets, ses moyens conceptuels et ses finalités. La critique de la sémiotique à laquelle cette relation dispose est sans doute moins apparente et moins directe. Elle est annoncée néanmoins par la mise en évidence des « choix épistémologiques » devant lesquels celle-ci se trouve. Plutôt que de choix, nous préférons, pour terminer, détailler les approches épistémologiques qui permettent, précisément, de fixer ces choix et pour lesquelles les contributions au numéro permettent de distinguer trois grandes orientations.

## Approches épistémologiques en sémiotique

On refermera donc cette introduction en envisageant, parmi les possibilités de dialogue entre sémiotique et épistémologie, celle qui se dirige vers une critique de la sémiotique. Trois approches de l'épistémologie (ou, si l'on préfère, trois formes de l'épistémologie comme approche) permettent de construire cette critique :

- *Approche historique.* Cette approche est largement dominante en sciences du langage. Elle consiste à considérer l'épistémologie comme une manière d'histoire des sciences, avec une attention particulière portée aux contenus de connaissance. Classiquement, cette approche établit des liens d'influence, directe ou indirecte, entre deux textes, deux auteurs ou deux courants de pensée. L'*Histoire de la sémiotique* d'Anne Hénault (1992) en est un exemple : négligeant presque tout intérêt pour les institutions et les parcours personnels, cet ouvrage s'attache à rendre intelligible une continuité intellectuelle entre quelques textes fondateurs : le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, la *Morphologie du conte* de V. Propp, les *Prolégomènes à une théorie du langage* de L. Hjelmslev, et les textes d'A. J. Greimas.
- *Approche logico-philosophique.* Une telle approche est privilégiée par les philosophes du langage et se retrouve employée en sciences du langage par celles et ceux qui s'inspirent de leurs manières de penser. L'épistémologie y est une forme d'argumentation portant sur des axiomes et des principes généraux énoncés dans quelque texte et par quelque auteur particuliers, certes, mais toujours au nom d'une discipline ou d'une tradition de pensée. La discussion ouverte dans le premier chapitre des *Principia semiotica* du Groupe  $\mu$  (2015), relatée dans le présent numéro par Bruno Leclercq, en est un exemple prototypique.
- *Approche discursive.* La dernière des approches épistémologiques est encore nouvelle en sémiotique bien qu'elle ait trouvé à s'illustrer dans d'autres domaines. Elle consiste à faire de l'épistémologie une forme d'analyse du discours — et pourquoi pas une analyse *sémiotique* du discours, c'est-à-dire une analyse faite avec les moyens conceptuels de la sémiotique — cherchant à mettre en avant les formes et fonctions qui font d'un discours un savoir. L'article précurseur de Bruno Latour et Paolo Fabbri sur « La rhétorique de la science » (1977) employait ainsi les outils de la sociologie mais aussi ceux de la sémiotique pour rendre compte de ce que fait, en termes d'argumentation et d'énonciation, un article de neuroendocrinologie. Un peu plus tard, A.J. Greimas et Éric Landowski (1979) ont dirigé un recueil d'essais consacrés à des analyses sémiotiques portant sur des fragments de texte issus des sciences sociales. Mais ce

sont surtout les travaux de Dominique Maingueneau (2015), de Jean-François Bordron (2016) et de Frédéric Cossutta (2020), à propos de textes philosophiques, qui nous paraissent les plus représentatifs de cette approche discursive.

N'est-ce pas cette dernière approche que la présente introduction illustre elle aussi ? Nous n'aurons pas cherché en tout cas à retracer les conditions historiques dans lesquelles la sémiotique et l'épistémologie ont dialogué. Pas davantage n'avons-nous allégué de conditions logiques ou « transcendantales » dont l'établissement servirait de base à ce dialogue. Mais nous avons tenté de cerner, dans leurs multiples aspects formels et sémantiques, les conditions discursives inhérentes à leur relation<sup>11</sup>. ●

---

## Références

ALMEIDA, Ivan. Le style épistémologique de Louis Hjelmslev. *Texto !* 1997. mai 1997 [en ligne]. Disponible sur : <[http://www.revue-texto.net/Inedits/Almeida\\_Style.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Almeida_Style.html)>. (Consulté le 23/09/2020).

AMACKER, René. Saussure 'héraclitéen' : épistémologie constructiviste et réflexivité de la théorie linguistique. *Linx*, 7. 1995. p. 17-28. Disponible sur : <<https://doi.org/10.4000/linx.1122>> (Consulté le 17/11/2020).

BADIR, Sémir. *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*. Paris : Honoré Champion, 2014.

BADIR, Sémir. *Pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique*. Limoges : Lambert-Lucas, 2021.

BADIR, Sémir; DONDERO, Maria Giulia; PROVENZANO, François (dir.). *Épistémologie et éthique de la valeur : du sémiotique au rhétorique (et retour)*. *Semen*, 32. 2011. Disponible sur : <<https://doi.org/10.4000/semen.9329>> (Consulté le 16/11/2020).

BEIVIDAS, Waldir. *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive: une troisième voie pour la connaissance*. Limoges : Lambert-Lucas, 2017.

BORDRON, Jean-François. *Image et vérité. Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*. Liège : Presses universitaires de Liège (Sigilla), 2013. Disponible sur : <<https://doi.org/10.4000/books.pulg.2178>> (Consulté le 17/11/2020).

BORDRON, Jean-François. *Le discours spéculatif. Approche sémiotique*. Limoges : Lambert-Lucas, 2016.

BOUQUET, Simon. *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Payot, 1997.

CASSIRER, Ernst. *Substance et fonction*. Paris : Minot, 1977 [1910].

---

<sup>11</sup> C'est également l'approche défendue dans Badir (2021), qui propose une épistémologie de la sémiotique entièrement développée sur fond d'analyse du discours, de ses gestes, de ses rituels et de ses outils.

- CHEVALIER, Jean-Marie; PEIRCE, Charles Sanders. L'épistémologie sociale de Peirce. *Cahiers philosophiques*, 142 (3). 2015. p. 107-120. Disponible sur : <<https://doi.org/10.3917/caph.142.0107>> (Consulté le 17/11/2020).
- COSSUTTA, Frédéric (éd.). *Les concepts en philosophie*. Limoges : Lambert-Lucas, 2020.
- DAUDÉ, Olivier. Le pragmatisme comme épistémologie sociale. *Revue de synthèse*, 133. 2012. p. 117-138.
- DONDERO, Maria Giulia ; FONTANILLE, Jacques. *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*. Limoges : Pulim, 2012.
- GALISON, Peter. *Image and logic: a material culture of microphysics*. Chicago : University of Chicago Press, 1997.
- GREIMAS, Algirdas Julien. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse, 1966.
- GREIMAS, Algirdas Julien ; LANDOWSKI, Éric (dir.). *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*. Paris : Hachette, 1979.
- GRUPE  $\mu$ . *Principia semiotica*. Paris : Les Impressions nouvelles, 2015.
- HÉNAULT, Anne. *Histoire de la sémiotique*. Paris : Puf, « Que sais-je ? », 1992.
- LAKATOS, Imre. *The Methodology of Scientific Research Programmes*, Cambridge, 1978. [Cambridge U. P. Trad. fr. *Histoire et méthodologie des sciences*. Paris : Puf, 1994.]
- LATOUR, Bruno; FABBRI, Paolo. La rhétorique de la science. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13. 1977. p. 81-95. Disponible sur : <[https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1977\\_num\\_13\\_1\\_3496](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1977_num_13_1_3496)> (Consulté le 18/11/2020).
- LÉTOURNEAU, Alain. Quelques contributions de Peirce à l'épistémologie des sciences sociales. *Cahiers de recherche sociologique*, 62, 2017. p. 21-44. Disponible sur : <<https://doi.org/10.7202/1045613ar>> (Consulté le 17/11/2020).
- MAINGUENEAU, Dominique. *La philosophie comme institution discursive*. Limoges : Lambert-Lucas, 2015.
- POIRIER, Lucien. Épistémologie de la stratégie. *Anthropologie et Sociétés*, 7(1). 1983. p. 71-95. Disponible sur : <<https://doi.org/10.7202/006112ar>> (Consulté le 17/11/2020).
- PIOTROWSKI, David; VISETTI, Yves-Marie. Expression diacritique et sémiogénèse. *Metodo. International Studies in Phenomenology and Philosophy*, vol. 3, n. 1. 2015. Disponible sur : <<https://doi.org/10.19079/metodo.3.1.63>> (Consulté le 17/11/2020).
- PROVENZANO, François. *Institutiones semioticæ* : L'enseignement des manuels. *Signata*, 3. 2012. p. 91-129. Disponible sur : <<https://doi.org/10.4000/signata.837>> (Consulté le 16/11/2020).
- POPPER, Karl. *La logique de la découverte scientifique*. Paris : Payot, 1973 [1934].
- RASTIER, François. *Sémantique interprétative*. Paris : Puf, 1987.
- RASTIER, François. Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée. In : BOUQUET, S. (dir.). *Saussure*. Paris : L'Herne, 2003.
- SHELL, Marc. Argent et art : La question de la représentation dans la finance et la culture. *Revue d'économie financière*, 22. 1992. p. 207-221. Disponible sur : <<https://doi.org/10.3406/ecofi.1992.1879>>. (Consulté le 17/11/2020).
- TRIFFAUT, Jean-Pierre. *Épistémologie de l'art vivant*. Paris : L'Harmattan, 2017.

VELMEZOVA, Ekaterina. Le dialogue bakhtinien : entre “nouveau terminologique” et obstacle épistémologique. *Cahiers de praxématique*, 57. 2011. p. 31-50. Disponible sur : <<https://doi.org/10.4000/praxematique.1753>> (Consulté le 17/11/2020).

WITTGENSTEIN, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Gallimard, 1993 [1922].

ZINNA, Alessandro. L'épistémologie de Hjelmlev : Entre métalangage et opérations. *Signata*, 4. 2013. p.129-155. Disponible sur : <<https://doi.org/10.4000/signata.676>> (Consulté le 16/11/2020).

## Annexe :

Argument pour l'appel à contributions au numéro « Sémiotique et épistémologie » d'*Estudos Semióticos*.

Les rapports à établir entre *sémiotique* et *épistémologie* sont potentiellement nombreux et complexes, car l'une comme l'autre peut être considérée diversement. En tant qu'elles identifient chacune une configuration disciplinaire, on peut envisager leur dialogue. Mais comme elles peuvent désigner, en deçà d'un corps de doctrine, une dimension notionnelle ou un niveau d'abstraction, il convient également de regarder comment l'une s'empare de l'autre, et vice versa. Enfin, de tels rapports ne datent pas d'hier ; si l'on admet l'équivalence, au moins approximative, entre épistémologie et théorie de la connaissance scientifique, les liens entre l'épistémologie et la théorie du signe remontent au moins au *Timée* de Platon et, quant à l'époque contemporaine, s'amorcent dès la pensée de Peirce.

Pourtant, ces dernières années ont vu les sémioticiens porter une attention accrue aux questions épistémologiques, comme si les rapports entre sémiotique et épistémologie persévéraient dans leur insistance et avaient peut-être acquis une forme de consistance. Sous bénéfice d'inventaire, on mentionnera à cet égard des ouvrages tels que *Des images à problèmes* de M.G. Dondero et J. Fontanille (2012), *Image et vérité* de J-F. Bordron (2013), *Épistémologie sémiotique* de S. Badir (2014), *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive* de W. Bevidas (2015) ou *Principia semiotica* du Groupe  $\mu$  (2015).

Le dossier d'*Estudos Semióticos* pour lequel est lancé un appel à contributions vise à renforcer l'explicitation des rapports entre sémiotique et épistémologie de manière unilatérale : en fonction des emprunts que la sémiotique a fait ou pourrait faire de concepts ou problématiques d'abord élaborés par des épistémologues.

Quelques exemples de problématiques susceptibles de faire l'objet d'un article pour ce dossier :

- De l'hexagone de R. Blanché au carré sémiotique.
- L'apport de l'épistémologie d'E. Cassirer à la sémiotique tensive de C. Zilberberg.
- La théorie de l'acteur-réseau de B. Latour et sa reprise chez J. Fontanille.
- Compatibilité entre le concept de paradigme de T. Kuhn et le concept d'esthésie de F. Rastier.
- Les catégories interactives de I. Hacking sont-elles solubles dans une épistémologie discursive ?
- Spécificités sémio-narratives des programmes de recherche selon I. Lakatos.
- Sémiotique modale de la vérifiabilité (R. Carnap) et de la réfutabilité (K. Popper).

Il s'agit donc d'instruire, en quelque sorte, une « sémiotique de l'épistémologie », en termes de réception mais aussi de réélaboration théorique et de reprise critique. Dans ce cadre, bien d'autres problématiques peuvent être proposées, pourvu qu'elles adoptent un des canevas argumentatifs exemplifiés ci-dessus.

---

## Semiotics and Epistemology: Conditions for a Dialogue

 BADIR, Sémir

 LEMOS, Carolina Lindenberg

---

### Como citar este texto

BADIR, Sémir; LEMOS, Carolina Lindenberg. Sémiotique et épistémologie : des conditions d'un dialogue. *Estudos Semióticos* [online]. Volume 16, número 3. Dossiê temático: "Semiótica e Epistemologia". São Paulo, dezembro de 2020, p. i-xxiii. Disponível em: <[www.revistas.usp.br/esse](http://www.revistas.usp.br/esse)>. Acesso em: dia/mês/ano.

---

### How to cite this text

BADIR, Sémir; LEMOS, Carolina Lindenberg. Sémiotique et épistémologie : des conditions d'un dialogue. *Estudos Semióticos* [online]. Vol. 16.3. Thematic issue: Semiotics and Epistemology. São Paulo, december 2020, p. i-xxiii. Retrieved from: <[www.revistas.usp.br/esse](http://www.revistas.usp.br/esse)>. Accessed: year/month/day.

---

Data de recebimento do artigo: 16/11/2020.

Data de aprovação do artigo: 19/11/2020.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0.

This work is licensed under a Creative Commons License CC BY-NC-SA 4.0.

